

Henri DUVEYRIER

Extrait de l'œuvre de Philippe DECRAENE - François ZUCCARELLI :
«GRANDS SAHARIENS à la découverte du désert des déserts».

Lorsque, le 14 juin 1830, les Français débarquent à Sidi-Ferruch, ils ne connaissent pratiquement rien du Sahara que certains imaginent trouver aux portes même d'Alger.

A l'origine le désert n'intéresse pas les Français. Ils n'ont aucune intention d'y pénétrer. En 1863, le colonial averti qu'était Faidherbe pouvait écrire dans la *revue maritime et coloniale* :

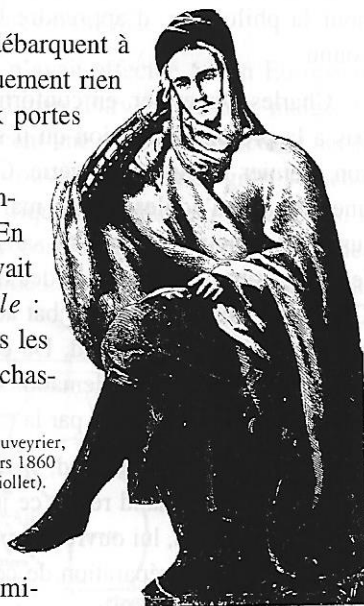
«Quelques cultivateurs de dattes, dans les oasis les plus rapprochées et les plus fertiles, quelques chasseurs d'autruches, voilà selon nous, tout l'avenir du Sahara...» Ce n'est qu'en 1844, après l'occupation de Biskra, que les troupes d'Afrique entrent, pour la première fois, en contact réel avec le «vrai» désert. Il faudra encore plus d'un demi-siècle pour que soit accompli le pas suivant, la conquête

des oasis du Touat et d'In Salah. Encore s'agit-il de l'initiative d'un officier subalterne désavoué dans les milieux politiques et militaires d'Alger et de Paris.

Auparavant, il est vrai, les explorateurs n'ont pas connu les mêmes réticences. Des étrangers, puis les Français René Caillié et Duveyrier arpentent le désert en tous sens au péril de leur vie.

Avec Henri Duveyrier, l'exploration prend une autre dimension. Encore plus jeune que Caillié mais aussi déterminé que ce dernier, il place ses expéditions sous le double signe de l'esprit scientifique et de la courtoisie. Sous l'influence du grand explorateur Heinrich Barth, il accumule les connaissances géographiques, géologiques, botaniques, zoologiques, ethnographiques avant de se lancer dans l'aventure. Il ne cache pas sa nationalité, comptant sur sa probité absolue pour être admis par les autochtones. Les milieux d'origine de ces deux hommes si dissemblables ne sont pas comparables. Henri Duveyrier est né le 20 février 1840 à Paris, rue de la Chaussée-d'Antin. Sa mère, d'ascendance anglaise, meurt alors qu'il entre dans sa quinzième année. Son père, auteur dramatique dont le savoir encyclopédique impressionne Sainte-Beuve, est un saint-simonien convaincu. Le jeune homme se forge une réelle rigueur morale.

Par cette idéologie, Duveyrier acquiert le goût des sciences, de la recherche et de la découverte géographique; car une bonne mise en valeur commence par une



Henri Duveyrier,
dessin vers 1860
(coll. Viollet).

connaissance de l'environnement, pour ces «écologistes avant l'heure». Apparemment soumis à son père qui le destine au commerce international, il quitte Paris pour l'Allemagne. Il y suit, notamment, les enseignements de l'école de commerce de Leipzig. Ce qui ne l'empêche pas, éprouvant une véritable passion pour la philologie, d'apprendre l'arabe avec le docteur Fleischer, orientaliste connu.

Charles Duveyrier, en conformité avec la doctrine qu'il prêche, ne s'oppose pas à la profonde vocation qu'il sent naître chez son fils. Il l'encourage à faire son premier voyage en Algérie. Ce n'est nullement une promenade d'agrément, une fougade d'adolescent en mal d'exotisme romantique. A dix-sept ans, il va jusqu'à Laghouat, alors poste saharien le plus méridional. Il y a à peine cinq ans, le 4 décembre 1852, que le deuxième zouaves a planté son aigle sur la kasbah Dar es Seffah, après un combat acharné qui a coûté la vie au général Bouscaren et au commandant Morand. De cette incursion vers le sud, Duveyrier rapporte une étude, rédigée en allemand, sur les différentes tribus rencontrées. Elle sera jugée digne d'être publiée par la très sérieuse Société orientale de Berlin.

Quelques mois plus tard, il rencontre à Londres Heinrich Barth qui rentre d'Afrique. L'Allemand reçoit ce jeune homme enthousiaste avec amitié, lui prodigue des conseils, lui ouvre des portes, le guide, l'instruit. Il contribue largement à la méticuleuse préparation de celui qui devient son élève une année durant, et son disciple pour l'avenir.

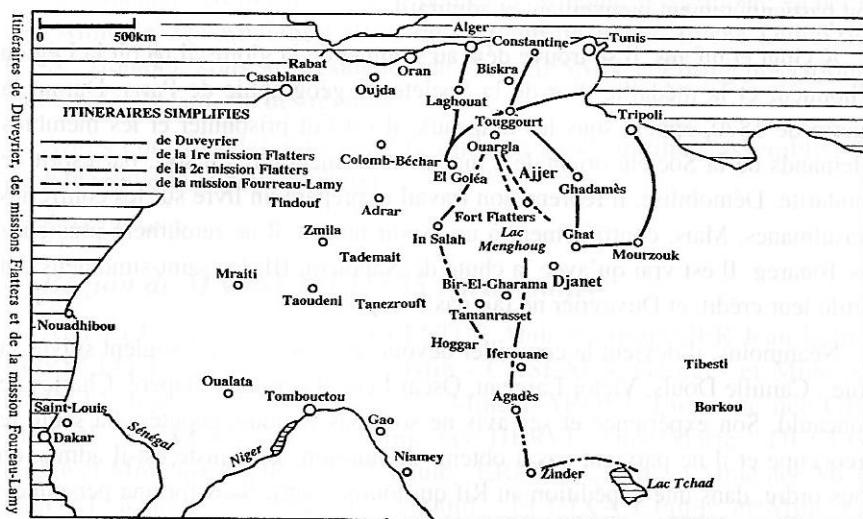
Le 1^{er} mai 1859, Duveyrier quitte Paris. Il a un peu plus de dix-neuf ans. D'Alger, il retourne à Laghouat et pousse vers le pays mozabite, à Ghardaïa. Par le désert de la Chebka, il pénètre en pays chaamba et parvient aux portes d'El-Goléa. Il fallait alors une rare audace pour s'aventurer, seul, dans ce pays où les chrétiens étaient considérés comme des ennemis, et où il ne pouvait compter sur aucun secours. Abandonné par ses guides apeurés à l'entrée de l'agglomération, il est arrêté et emprisonné. Il demande à parler à la djemaa. Déconcertés par cette hardiesse, redoutant peut-être des représailles, les notables de l'oasis le font libérer et le contraignent à vider les lieux avant le lever du jour. Il n'aura passé qu'un jour et une nuit à El-Goléa, où aucun Européen n'était encore entré avant lui.

S'estimant préparé, physiquement et moralement, il décide de se rendre auprès des Touareg du Nord, les Ajjer. Ses propres ressources, augmentées de quelques donations privées, lui permettent de s'équiper. Et il est chargé d'une mission quasi officielle dont le sujet principal est l'étude des relations commerciales transsahariennes. Pour la remplir, il se dirige d'abord vers Ghadamès.

Plein de tact, doué pour se concilier les plus farouches autochtones, Duveyrier parvient à se lier avec deux personnages importants : l'aménokal Ikhenouken, chef de la confédération des Ajjer, homme de guerre valeureux et politique avisé; le cheikh Othman, marabout vénéré qui affichait son amitié pour les Européens et avait servi de guide au major Laing.

Le veul aménokal se prend de tendresse pour ce garçon imberbe, qui ose pénétrer dans le domaine des terribles Touareg avec pour seules armes une politesse exquise et son courage. Quant à Cheikh Othman, il fait mieux : informé de sa venue, il va à sa rencontre et rentre avec lui à Ghadamès, au début du mois d'août 1860. Ce n'est là qu'une des étapes prévues vers Ghat.

Le parcours entre Ghadamès et Ghat, que n'avait effectué aucun Européen, est mené en compagnie d'Ikhenouken et d'Othman. Parvenu au but, malgré la protection des puissants chefs touareg qui exercent une sorte de protectorat sur la petite agglomération, l'explorateur français se trouve en butte à de graves tracasseries. On refuse l'accès des puits à ses domestiques. En plusieurs occasions, il manque d'être lapidé. Les Ghatiens jaloussent la considération qu'ont pour lui les Touareg et craignent qu'il ne détourne au profit de la France leur commerce saharien.



Le jeune Français est étroitement associé à la vie de ses compagnons nomades. Parlant parfaitement leur langue et sachant écrire le tifinar, il participe à leurs assemblées, nomadise avec eux, de points d'eau en pâturages, devient lui-même un Targui, chez lesquels il séjourne durant une année. N'oubliant pas les instructions qui lui ont été données, il jette les bases d'un traité entre la France et les Ajjer. Il s'agit pour ces derniers, d'un engagement à protéger à travers leur pays, et jusqu'au Soudan, le passage de commerçants français et algériens. Mais, n'ayant pas les pouvoirs nécessaires, Duveyrier ne peut officialiser la convention qui restera en l'état.

Le soin de concrétiser le projet de convention de 1860 reviendra à la mission confiée au commandant Mircher, accompagné du capitaine de Polignac et de l'ingénieur Vatonne. Partis de Tripoli, ils signeront avec les chefs ajjer, le 26 novembre 1862, le traité dont les grandes lignes avaient déjà été fixées. De Ghat, Duveyrier gagne Mourzouk au Fezzan, se réservant de se rendre par la suite dans le Hoggar.

Chemin faisant dans l'ouadi el-Adjal, il recherche les vestiges de la civilisation des Garamantes. Dans la région des lacs, au nord, il repère une curieuse population, celle des Daouda que leur isolement rend exceptionnellement intéressants. Après cinq semaines à Mourzouk, il lui faut rentrer à Tripoli, puis à Alger; il est alors terrassé par une fièvre typhoïde. Durant trois mois, il lutte contre la mort, perd momentanément la mémoire.

Cela pose un problème, lorsqu'il rentre à Paris pour y rendre compte de sa mission et y mettre ses notes au clair. Mais elles sont si nombreuses et si minutieuses qu'il n'a pas de peine à surmonter les difficultés. D'ailleurs, les souvenirs lui reviennent peu à peu, avec la santé. Il rédige et publie, en 1864, un ouvrage de 490 pages sur *Les Touareg du Nord*. Cette œuvre étonne encore les spécialistes par son ampleur et par la précision des détails rapportés. Accueilli comme il l'a été par les nomades du Fezzan, il est normal que son jugement à leur égard soit particulièrement bienveillant et admiratif.

A vingt et un ans, il se trouve déjà au sommet de la gloire, il reçoit la Légion d'honneur et la médaille d'or de la Société de géographie de Paris. Durant la guerre de 1870, appelé sous les drapeaux, il est fait prisonnier et les membres allemands de la Société orientale s'ingénient à améliorer son sort, par esprit de solidarité. Démobilisé, il reprend son travail et prépare un livre sur les confréries musulmanes. Mais, contrairement à un espoir tenace, il ne retournera plus chez les Touareg. Il est vrai qu'avec la chute de Napoléon III, les saint-simoniens ont perdu leur crédit, et Duveyrier ne fait pas exception.

Néanmoins, il devient le conseiller dévoué de tous ceux qui veulent suivre sa voie : Camille Douls, Victor Largeau, Oscar Lenz, Dournaux-Dupéré, Charles de Foucauld. Son expérience et ses avis ne sont pas toujours écoutés. Sa santé le préoccupe et il ne parvient pas à obtenir de mission. Tout juste est-il admis, en sous-ordre, dans une expédition au Rif qui tourne court. Sans fortune personnelle, il accepte d'obscurs travaux, tandis que ses projets de nouvelles explorations restent enfouis dans les cartons ministériels.

Victime de médisances, on le rend responsable du massacre de la colonne du colonel Paul Flatters. Certains laissent entendre que ses jugements favorables aux Touareg ont induit le colonel en erreur. Sans doute a-t-il vanté la «générosité d'âmes» des nomades; mais il ajoutait qu'ils sont emportés, vindicatifs, indifférents à la souffrance des autres. Il avait aussi insisté, auprès de ses visiteurs, sur les changements intervenus au Sahara depuis son exploration et sur la haine portée aux Français par les Sénoussistes.

Charles de Foucauld le rencontre dans sa petite villa de Sèvres, en mars 1888. Il le trouve prématurément vieilli, miné par une maladie du foie. Abandonné de tous, atteint par la calomnie, usé et découragé par une ultime exploration au Maroc en 1884, il sait sa fin proche. Il meurt en avril 1892, à l'âge de cinquante-deux ans.